4e Année. — N° 182. Dimanche, 27 Juin 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette d'appartement. — Tapis de table. — Étagère pour partition (2 dessins). — Entre-deux en batiste à fils tirés. — Carré sur filet. — Fleur de lis. — Deux entre-deux guipure de Venise. — Dentelle sur toile Colbert. — Dessus de corset. — Petite bordure. — Entre-deux plumetis et point turc. — Coiffure de jeune fille (devant et dos). — Costume de bébé. — Toilette en grenadine. — Costume en tissu beige. — Toilette de voyage. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette d'appartement. — Sous-jupe de taffetas d'Italie bleu Louise, avec lévite princesse en soie Renaissance aux fleurs brochées, d'une nuance écrue; cette lévite, cambrée à la taille devant et derrière, est fendue en étole sur le devant, doublée de soie bleue; elle retombe en chape par derrière où, comme sur le devant, elle est agrémentée d'un plissé à la vieille de nuance écrue, doublée et liserée de bleu; entre les deux parties de la robe princesse, on aperçoit la robe unie en taffetas bleu, et des flots de ruban des deux nuances retombent sur cette partie de la robe.

Corsage de soie broché, ouvert en cœur sur la robe de soie; le tour est garni d'un plissé encadré de chaque côté d'une dentelle d'application d'Angleterre. — Modèle de Mme Duboys.

2. Tapis de table. — Modèle de Mme de Milly, boulevard des Batignolles, 21. Il se fait sur drap de mobile et se brode en laine et soie au point lancé en laine, couponné de soie; on trouve encore du point cordonné pour les tiges, et du simple point russe; à bord, il y a une appliqué de galons de bourrelier, et l'ensemble du travail se complète par des pompons ou glands en laine, rappelant les nuances principales employées dans le travail.

1. TOILETTE D'APPARTEMENT.

3-4. Etagère pour partition. — Cette étagère se pose au-dessus des pianos et permet ainsi d'avoir sous la main toutes les partitions. Elle est composée de trois planches en bois blanc, recouvertes de drap rouge de sous-officier. Le lambrequin est de même drap, mélangé de drap bleu et de cordon de fil. Le dessin, de grandeur moyenne, donne l'explication des points qui sont faits en laine blanche, bleu ciel et bleu foncé, rouge, tête de nègre et vert bronze. Les câbles sont en carde recouverte de laine et les glands en laine de Hambourg. Il est très-facile d'exécuter le modèle avec le dessin. On trouve chez Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles, l'échantillon de ce travail, ainsi que les fournitures, et tous les jeudis on peut voir chez elle ceux de ses ouvrages parus dans la *Revue*.

5. Entre-deux en batiste à fils tirés. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 116, rue du Bac. — Pour rompre la monotonie des entre-deux de toile unie, on a imaginé d'en disposer sur fils tirés, du plus gracieux effet. Il faut tirer dix fils en long comme en large, espacés de dix en dix fils, ce qui produit des effets opposés de mat et de clair; puis prenant du fil fin assez fin et prenant son point de départ sur l'ourlet, on prend à cheval, par un point

noué, tous les fils tirés du premier carré; sans couper son fil, on passe derrière le carré mat, et on enserre par le milieu les brins du second carré; une fois ce travail exécuté, dans le sens de la longueur, par exemple, on le recommence dans celui de la largeur, et on obtient le damier donné par notre dessin.

On trouve ces entre-deux dont les fils sont tirés à l'avance et le travail préparé, au prix de 1 fr. 25.

6. Carré sur filet. — Ce petit carré, qui sert à relier les grands entre eux, et remplit les vides dans les grands ouvrages, se fait au point de feston pyramide, sur filet; l'intérieur est une simple roue festonnée; lorsque le filet est coupé en croix, il faut le festonner à bord.

7. Fleur de lis, point de toile et mignardise. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Prenez une fine mignardise, cousez-la en suivant les contours tracés à l'avance sur moleskine ou sur papier; le point de couture doit être très-solide.

Ceci fait, prenez du fil fil n° 200 et remplissez les mats de la fleur au point de Venise; il faut lancer un fil dans la largeur du dessin, de droite à gauche, puis festonner sur ce fil; au rang suivant, on lance un second fil, et le feston se fait également dessus, mais en prenant pied sur le point du rang précédent. Pour le reste du dessin, qui est moitié clair et moitié plein, le point de Venise se fait en suivant les contours arrondis du dessin et sans fils lancés; deux rangs suffisent; il faut ménager le milieu pour les barrettes cordonnées, qui forme jour.

Pour la branche du milieu, il faut, sur fils bourrés, faire un feston qui donne la dent extérieure, mais pas en gros coton.

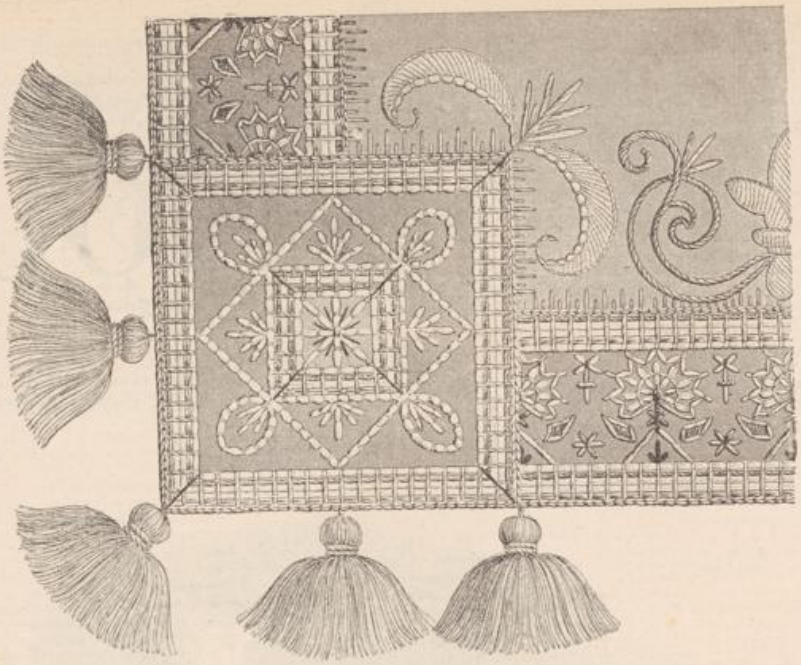
Ces fleurs détachées peuvent servir pour appliques de nappes d'autel, de garnitures de dentelles; elles peuvent se mêler aux lacets Renaissance; et s'y relier à l'aide des barrettes Renaissance; on les trouve toutes tissées en fil à dentelle, au prix de 1 fr. 50 la pièce.

8-9. Entre deux en guipure de Venise. — Pour ce travail, bâtissez, sur moleskine, une soutache excessivement fine, qui donne les montants et les séparations quadrillées; établissez de suite une longueur raisonnable, pour ne pas couper votre soutache trop souvent; puis, sur fils lancés, comme je vous l'ai déjà appris dans une explication précédente relative à ce travail, exécutez les festons et les barrettes dans l'ordre et la disposition indiqués par notre dessin.

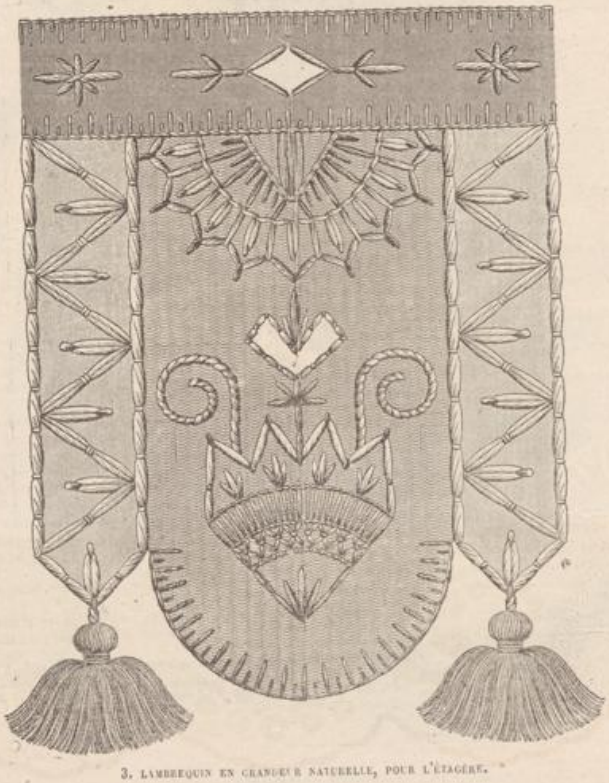
10. Dentelle sur toile Colbert. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Il faut tracer son dessin sur cette toile, puis festonner en prenant l'étoffe dans tous les contours des arabesques; exécuter les roues du bord extérieur; puis faire au défaut de l'étoffe les barrettes vénitiennes qui relient les motifs; on ne doit découper l'étoffe en dessous, et cela avec des ciseaux très fins, que lorsque tout le travail est terminé.

11. Dessus de carnet. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion.

Ce carnet se brode sur basane, velours ou cachemire, au point russe, c'est-à-dire au point lancé; tout le monde connaît le point russe, si facile à exécuter; il suffit de couvrir un trait dans sa longueur par un point lancé; le point suivant ou de côté doit partir du point d'arrêt du précédent, ou y revenir dans le même trou, comme un point arrière; toute étoffe brodée au point russe doit être doublée de calicot un peu empesé, afin que le point ne gagne pas l'étoffe. Quant aux nuances, elles doivent être aussi variées que possible.



2. TAPIS DE TABLE.



3. LAMBREQUIN EN GRANDEUR NATURELLE, POUR L'ÉTAGÈRE.

12. Petite bordure. — Cette petite bordure peut s'exécuter de différentes façons, ou au cordonnet et pois légers semés entre les deux traits, ou en routache avec semis de perles de jais ou de points noués, les fleurettes seraient alors figurées par des perles allongées.

13. Entre deux plumetis et point turc. — Il se fait sur jaconas nansouk ou mousseline au plumetis léger et mignon, et l'encadrement des médaillons au point turc ou point à jour, que nous vous apprendrons d'une façon pratique très-prochainement.

14-15. Coiffure de jeune fille (vue devant et de rière). — Les cheveux par-devant sont relevés en vague; une auréole de petites frisures retombe sur le front; par derrière, ils sont relevés en racine droite d'abord, puis tuyautés par le fer rond. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale.

16. Costume de bébé de trois ans, en foulard surah à carreaux bleu et gris. Jupe plissée à plis plats. Corsage formant une sorte de paletot décolleté et à manches courtes, croisant par devant, demi-cintré par derrière, et bordé d'un gros liséré en faille bleue. Une large ceinture ressort par derrière sous le paletot. Chemisette à petits plis, avec plissé au cou et au bas des manches. Chapeau de paille d'Italie. Le fond est couvert de crêpe de Chine bleu; le bord est abaissé par devant, relevé derrière, et fixé par un nœud de crêpe de Chine frangé, au milieu duquel est piqué un bouquet de marguerites; touffes de marguerites du côté gauche. — Modèle de la maison du Petit-Saint-Jean. (Voir les patrons du paletot sur notre dernier supplément, patrons 9 à 11.)

17. Toilette tout en grenadine de soie noire, formant un écossais par les mats et les clairs du tissu. Le jupon est en taffetas léger, sur lequel sont posés des volants de grenadine allant grandissant derrière et garnis dans le bas de plissés de taffetas. Tunique-tablier en grenadine, ornée du même plissé de taffetas et drapée très en arrière. Les deux côtés du tablier sont maintenus par un gros nœud à longs pans en grenadine, également encadré de plissés de taffetas brillant. Corsage de grenadine sur pardessous de taffetas, à basques rondes et assez courtes, sans autre garniture qu'un liséré; le bout de la basque, par derrière, retombe juste à l'endroit où se drape le tablier. Manches de soie unie, avec plissés de grenadine dans le bas. Un plissé de grenadine entoure l'encolure et descend par devant jusqu'au bas de la basque. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

18. Costume en tissu beige. — La jupe se termine par un volant passé trois fois et à tête bordée de faille noire; un biais de faille noire orne le bas du volant. Tablier orné du même biais et froncé sous un bouillonné double en faille qui sert de point d'attache à une bande d'étoffe doublée de faille noire et froncée, qui se fixe à l'autre côté semblable du tablier par trois gros nœuds de faille noire. Corsage-cuirasse liséré de noir; revers aux manches ornés de biais noirs. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

19. Toilette de voyage. — Modèle de Mme Elise. — Robe de tissu beige gris-feutre; la première jupe, arrondie, est garnie de deux biais de taffetas marron; mêmes biais à la double jupe, drapée sur les côtés, où elle est légèrement relevée par des coulisses et retombant ensuite comme un large coquille sur la traîne. Paletot-pèlerine tout en tissu beige, avec frange de soie marron à tête en passementerie et perles de jais. —

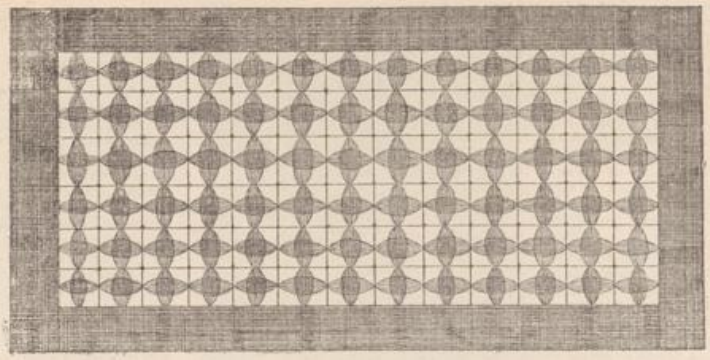
Voir, sur notre dernier supplément, les patrons de ce paletot-pèlerine. E. BOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

Première toilette, en batiste écrue brodée. — Le jupon est garni d'un plissé en batiste uni et de deux volants brodés. Le tablier, très-étroit, tombe carrément; il fronce de chaque côté et forme une tête, qui est cousu à un lé d'étoffe plissé en travers, sur lequel s'attache également la partie de la tunique qui forme un léger pouf par derrière. Sur ce lé de côté plissé en travers et qui forme quille, sont posés des nœuds de ruban rose. Corsage à basques rondes et fermées, orné d'un volant brodé. Un ruban rose, posé en fichu, simule une ouverture carrée et se noue sur la poitrine; autre nœud rose à l'encolure. Manches unies, sur lesquelles est posée à plat une garniture brodée dont le pied est pris à la couture extérieure. Ruban rose en jarretière aux revers des manches et nœud. Chapeau de jardin en paille, avec nœuds de ruban rose.

Deuxième toilette, en foulard bleu ciel et bandes de batiste écrue brodée. — Dans le bas du jupon de soie, par devant, un volant froncé par derrière faisant suite au volant plissé. Au-dessus un haut volant composé de bandes de foulard et de bandes brodées et terminé par un plissé de foulard. Le tablier se compose de sept bandes, dont trois en foulard et quatre en batiste brodée. Un plissé de foulard garnit ce tablier. Le corsage est fait aussi de bandes de foulard et de broderie. Le plastron de devant et de derrière est en foulard encadré de plissés; on cache les boutonnières par devant. Manches composées de la même manière, avec plissés dans le bas. — Modèle de Mme Céline. — Chapeau de jardin de Mme Dayla lete.

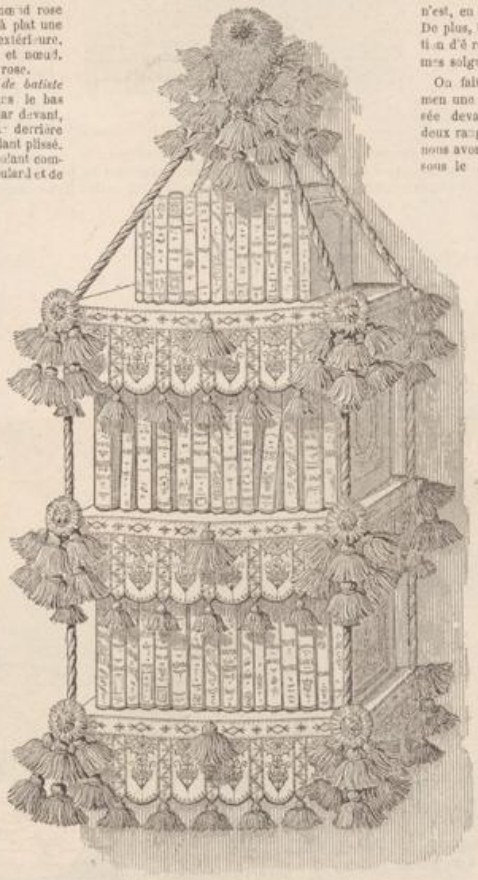
Costume matelot pour petit garçon de quatre à sept ans, en toile bleue ou en flanelle bleue, orné de tresses de laine blanche à la ceinture du pantalon, à la ceinture nouée de côté, au col et sur le devant de la blouse. Chapeau marin en paille blanche, bordé de soie noire et avec galon d'or. — Modèle de la maison du Petit-Saint-Jean.



5. ENTRE-DEUX EN BATISTE A FILS TIRÉS.

6. CARRÉ SUR FILET.

8. ENTRE-DEUX GUIPURE DE VENISE.



4. ÉTAGÈRE POUR PARTITIONS DE MUSIQUE.

COURRIER DE LA MODE

Quelques-unes de mes lectrices me demandent si le waterproof, ce vêtement à la fois si commode et si disgracieux, est encore de mode. Je suis forcée, en bonne conscience, de répondre non; mais je me hâte d'ajouter que toute femme, forcée d'aller à pied et de sortir par tous les temps, doit être assez raisonnable pour avoir recours à ce moyen de protéger de la pluie une toilette fraîche. Quand cette importation *anglaise* fit son apparition, il fut presque de bon ton de s'affubler de cette chose si désagréable à l'œil, et de sortir ainsi, même dans la journée; et les femmes les plus élégantes ne dédaignèrent pas d'endosser le waterproof par les temps sombres. Puis on essaya d'enjoliver ce qui ne saurait être joli, et on obtint un objet plus laid encore, grâce aux broderies prétentieuses dont on voulut l'agrémenter, aux capuchons, aux pèlerines, aux manches bizarres qu'on adjoignit à ce vêtement, qui n'est et ne peut être qu'utile. Aujourd'hui, on n'en veut plus du tout, ce qui est une exagération et un tort. Quant à moi, je n'ai pas, depuis nombre d'années, varié d'opinion. Je prends le waterproof pour ce qu'il est: un para-averse aussi utile qu'un parapluie, et mes waterproofs se succèdent sans changer de forme. C'est toujours la grande rotonde, tombant très-bas, en drap gris avec col et boutons de velours. Rien n'est plus commode à jeter sur ses épaules, à plier dans une courroie, à porter sur le bras, et ce n'est, en somme, pas plus laid que les variantes de l'espèce. De plus, la rotonde a cet avantage de ne pas avoir la prétention d'être un vêtement, c'est une *couverture* à l'usage des femmes soigneuses.

On fait cependant actuellement une sorte de capote croisée devant et boutonnant par deux rangs de boutons, dont nous avons donné des modèles sous le nom de cache-poussière, qui ne manque pas d'une certaine grâce, mais qui a, selon moi, le désavantage d'être ajustée, d'avoir des manches assez longues à passer, ce qui, en cas de mauvais temps et d'orage, nécessite un temps d'arrêt et présente certaines difficultés. Ce waterproof doit être endossé chez soi. Du reste, il constitue véritablement une sorte de costume qui est assez seyant, porté par une femme jeune et mince. On le fait généralement en drap gris, avec poches lisérées et piquées de soie. Col revers en soie grise. Parements lisérés et piqués aux manches. Boutons de nacre grise. Le devant est vague; le dos cintré ou fixé par une patte dite mobile. La jupe est un peu drapée derrière par deux boutons ou des pattes, suivant le goût de la couturière. Ce vêtement peut rendre de très-grands services en voyage; dans les montagnes, il est extrêmement commode et peut se porter en guise de tunique sur un simple jupon, comme il peut aussi servir de pardessus sur une toilette entière.

7. FLEUR DE LIS.

9. ENTRE-DEUX GUIPURE DE VENISE.

Plusieurs fois mes lectrices m'ont également demandé de leur indiquer les modes pour femme d'un certain âge, et j'ai bien souvent répondu dans la Petite Correspondance qu'il n'y avait pas de modes exclusives, qu'il fallait avant tout, quand on n'était plus très-jeune, consulter son miroir et tâcher de se rendre compte si le ridicule ne marquerait pas de son sceau impitoyable telle toilette trop pimpante d'allure. Je sais bien que là est la difficulté, car

10. DENTELLE SUR TOILE COLBERT.

il est bien difficile de se rendre compte par soi-même de l'étendue des ravages que le temps a faits sur sa propre personne. Néanmoins, il faut tâcher de se livrer consciencieusement à cet examen et conformer sa mise à son âge véritable, c'est-à-dire à celui que l'on paraît. Avec une tournure jeune, une taille souple et mince, on peut porter aussi longtemps qu'on le veut les modes adoptées pour les femmes de trente ans, même avec des cheveux gris, à condition toutefois de ne pas employer les nuances vives ni trop claires; pas de rose surtout, ni de bleu; mieux vaudrait encore du blanc.

12. PETITE BORDURE.

La coiffure, surtout, doit montrer à l'observateur que l'on n'a pas la prétention de paraître avoir vingt-cinq ans. Les tempes doivent être découvertes, car c'est là que siégent de préférence les impitoyables rides, et les cheveux doivent accompagner la nuque, en retombant un peu sur le cou. Je conseille, — aussi par coquetterie, — l'habitude d'un petit bonnet, ou plutôt de la coiffure faite d'un pouf Louis XV, ou d'une barbe en dentelle, depuis quarante ou quarante-cinq ans jusqu'à cinquante ou cinquante-cinq ans, suivant toujours l'état de conservation des traits, et ensuite le bonnet. Autrefois, le bonnet était adopté bien plus tôt, mais aujourd'hui, et surtout à Paris, l'usage de rester coiffée en cheveux s'étend jusqu'à un âge bien plus avancé encore que je ne l'indique ici. Mais je dis simplement mon avis. Je trouve une femme qui n'est plus très-jeune infiniment plus jolie et plus agréable avec une légère coiffure dans les cheveux. Quant aux grand'mères, je suis prête à m'agenouiller d'admiration, tant elles me paraissent adorables, devant celles qui portent posés sur leurs cheveux blancs le grand bonnet à fleurs traditionnel.

Le chapeau est la partie de la toilette qui doit le plus marquer l'âge, c'est-à-dire que tout chapeau de forme excentrique et d'allure évaporée est interdit à la femme qui a passé quarante ans.

Les fleurs trop vives de teinte doivent être proscrites, tandis que les brides ou les barbes en tulle nouant sous le menton sont absolument indiquées. En effet, si les rides sillonnent les tempes, elles se fixent aussi de préférence au cou, près des oreilles; rien ne s'altère comme les contours de la figure; rien ne dit impitoyablement l'âge d'une femme comme certains plis dessinés sur le cou. Je m'adresse, je le sais, à des femmes intelligentes, à qui ces simples réflexions ne sauraient déplaire, par cela même qu'elles sont absolument justes et qu'elles les rappellent à une réalité peu aimable. Il faut laisser ce ridicule aux sottes et se souvenir que le temps fait fatalement son œuvre; néanmoins, on peut être charmante *toujours* si on veut avoir l'esprit de ne pas prétendre à d'autres charmes que ceux de son âge, et c'est de cette façon qu'il faut comprendre, à ce moment de la vie, la véritable coquetterie féminine.

MARIE DE SAVERNY.

11. DESSUS DE CARNET.

UNE VISITE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

III

Le Salon a fermé ses portes. Chaque artiste est venu ou viendra sous peu surveiller le déménagement et l'emballage de ses toiles ou de ses statues : ceux-ci, la tête haute et avec l'air triomphant que donne le succès, ceux-là l'oreille basse et avec la mine refrognée, qui dénote la déception et le découragement. Les premiers repassent dans leur mémoire le doux concert d'éloges qu'ils ont entendu s'élever autour d'eux, alors que, protégés contre la curiosité par un incognito absolu, ils faisaient partie des groupes assemblés devant leurs toiles; les seconds, furieux des appréciations peu flatteuses, des remarques critiques du public, maugréent encore, en plaçant ces chefs-d'œuvre méconnus sur le dos du commissionnaire, quelque phrase malsonnante.

13. ENTRE-DEUX PLUMETIS ET POINT TURC.

Et, en effet, de toutes ces toiles immenses, grandes et petites, de toutes ces statues, de ces groupes, de ces bustes, de ces médaillons, combien laisseront un souvenir? Bien peu sans doute, relativement au nombre, car, il faut bien le confesser, le caractère particulier de l'Exposition de 1875, c'est la médiocrité. On se lassait vite à parcourir cette immense quantité de salles sans que l'œil fût arrêté au passage par une œuvre puissante, possédant ce pouvoir de fascination qui attire d'abord le regard, puis le fixe dans une sorte de contemplation muette et extatique. Aussi, l'avouerai-je? mes impressions ont été assez fugitives pour ne pas résister au laps de temps qui s'est écoulé entre mes premiers articles et celui-ci, qui ne peut d'ailleurs être qu'une sorte de *post-scriptum* aux deux premiers. Je ne veux pourtant envelopper dans cet oubli, coupable sans doute, quelques-uns des tableaux qui ont charmé mes yeux. Je mettrai en première ligne les deux charmantes toiles de M. Labrichon, le peintre de l'enfance, qui nous a déjà donné deux chefs-d'œuvre aux Expositions précédentes : *le Petit criminel*, il y a deux ans, et *le Bagage de Croquemitaine*, l'année dernière.

Cette fois, voici le *Volontaire d'un an*, un petit soldat en herbe, grand comme la botte de son papa, tout frais, tout blanc, revêtu de cet uniforme qui est la plus belle parure du bébé, et dont la nature fait tous les frais. Il a, le petit soldat, habillé de sa chair dodue et rosée, un petit fusil de quinze sous dans les mains et son doigt dans la bouche, son petit doigt, qu'il suce d'un air à la fois crâne et boudeur. Ah! l'amour de soldat! Et dire qu'il ira se battre un jour, et que sa pauvre maman, plus tard, dans vingt ans, en regardant ce portrait, versera des larmes cruelles en songeant qu'il peut être frappé d'une balle ennemie! Voilà une réflexion qui sera certainement venue à plus d'une mère..... Mais voici la merveille des merveilles d'ingénuité, de grâce, de vé-

16. COSTUME DE BÉBÉ. 17. TOILETTE EN GRENADINE.

artiste est venu ou
ment et l'emballage

13. ENTRE-DEUX
ETIS ET POINT TURC.

laisseront un sou-
nt au nombre, car,
ticulier de l'Exposi-
sait vite à parcourir
ge par une œuvre
regard, puis le fixe
je ? mes impressions
été assez fugitives
r ne pas résister au
de temps qui s'est
lé entre mes pre-
rs articles et celui-
qui ne peut d'all-
s être qu'une sorte
post-scriptum aux
x premiers. Je ne
x pourtant envelop-
dans cet oubli, cou-
le sans doute, quel-
s-uns des tableaux
ont charmé mes-
x. Je mettrai en
mière ligne les deux
rmantes toiles de
Labrichon, le pein-
de l'enfance, qui
s a déjà donné deux
fs-d'œuvre aux Ex-
itions précédentes :
Petit criminel, il y a
x ans, et *le Bagage*
Croquemitaine, l'an-
dernière.

cette fois, voici le *Ve-*
taire d'un an, un pe-
soldat en herbe,
nd comme la botte
son papa, tout frais,
t blanc, revêtu de
uniforme qui est la
belle parure du bé-
et dont la nature
tous les frais. Il a,
petit soldat, habillé
sa chair dodue et
ée, un petit fusil de
nze sous dans les
ins et son doigt dans
bouche, son petit
gt, qu'il suce d'un
à la fois crâne et
ndeur. Ah! l'amour
soldat! Et dire qu'il
se battre un jour, et
e sa pauvre maman,
s tard, dans vingt
, en regardant ce
trait, versera des lar-
s cruelles en songeant
il peut être frappé
ne balle ennemie!
là une réflexion qui
a certainement venue
lus d'une mère.....
ais voici la merveille
merveilles d'ingé-
té, de grâce, de vé-

1875 N°182

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Céline, 22, r. Mre St Augustin

Costume de petit garçon du Petit St Jean, 17 rue des Quatre Septembre

Gants de la Parfumerie Rimon, 31, r. des Quatre Septembre

14. DOS

rité. Que ne suis-j
riche pour achete
jou qui se nom
Spectre rouge.
connais, ces deux
ils sont à vous,
à moi, ce sont
fants pris sur le
convaincus, l'un
lice, l'autre d'u
tronnerie enfant
bien rendues,
impossible de
s'extasier. Assis
re sur un tapis,
couvert seulem
moitié pour qu'o
voir ses jambe
lées, ses pieds
d'une courte
tient entre ses
une de ces in
petites boîtes q
lent un diable
ressort, lequel
dès qu'on enlève
vercle. Le cou
sauté et le d
montré brusques
langue toute ro
yeux tout rond
terrible crinière
Si bien que l
sœur, ployée
par la peur, et
la fascination d
rible, reste là
la poitrine op
l'œil arrondi p
goisse, tandis
malin petit frère
verse à moitié
spasme de rire
qui creuse deu
tes aux joues
briller ses dent
cre. Et ses y
yeux sont inou
nosse comique.
vine l'homme
abuser de sa zu
(n'oublions pas
victime est u
femme) dans c
si gracieusemen

Au hasard
souvenirs, je
à mes lectrice

14. DOS DE LA COIFFURE DE JEUNE FILLE.

bleau de petite dimension, signé par M. Leloir, et représentant : *la Fête du grand-père*. Le tableau, j'allais dire la scène, représente, tant il y a de mouvement dans ce cadre, une salle de château magnifiquement ornée de tapisseries de hautes lice et de meubles antiques d'une richesse aussi artistique qu'effective, dans laquelle un grand-père, un noble châtelain, reçoit le bouquet de fête offert par une charmante petite fille ; derrière l'enfant, un groupe de jeunes femmes et de jeunes hommes, magnifiquement vêtus, les fils et les filles du grand-père, puis les serviteurs. Un intendant du plus noble aspect est derrière le fauteuil de l'aïeul, dont la tête est charmante d'expression attendrie, et les détails sont d'une vérité absolue. L'ensemble a un charme irrésistible. Les personnages sont groupés, posés, habillés comme il convient à des gens de haut lignage et de parfaite noblesse. Il s'exhale de cette toile un parfum de musc et d'ambre qui réjouirait le cœur et l'odorat de tout fervent admirateur des élégances du siècle passé.

Comment passer de cette œuvre pleine de grâce à un sombre tableau portant le n° 1988, et qui est inscrit au livret sous ce titre : *la Folie de Hugues Van der Goes?* Le mieux est de ne pas essayer la moindre transition et de dire simplement que c'est là une très-bonne et même très-excellente peinture. Le peintre Van der Goes, le pauvre fou, est au premier plan, assis dans une chaise de chêne, écoutant les voix insouciantes qui chantent près de lui pour calmer son accès de folie. Le regard sans objectif du fou, qui semble interroger le vide, est reproduit avec une terrible vérité, l'angoisse est peinte sur ces traits creusés par la douleur physique, et la fatalité a tracé des stigmates ineffaçables sur ce front, marqué jadis pour la gloire, par le génie. La tête du religieux, qui domine la scène, est belle d'austérité ; la foi éclate dans ce regard éteint pourtant sous l'effort de la volonté. Voilà vraiment une œuvre excellente, à mon sens, et d'un mérite réel.

15. DEVANT DE LA COIFFURE DE JEUNE FILLE.

rité. Que ne suis-je assez riche pour acheter ce bijou qui se nomme le *Spectre rouge*. Je les connais, ces deux bébés; ils sont à vous, ils sont à moi, ce sont nos enfants pris sur le fait et convaincus, l'un de malice, l'autre d'une poltronnerie enfantine, si bien rendues, qu'il est impossible de ne pas s'extasier. Assis par terre sur un tapis, l'aîné, couvert seulement à moitié pour qu'on puisse voir ses jambes potelées, ses pieds mignons, d'une courte chemise, tient entre ses jambes une de ces infernales petites boîtes qui recèlent un diable rouge à ressort, lequel s'élance dès qu'on enlève le couvercle. Le couvercle a sauté et le diable a montré brusquement sa langue toute rouge, ses yeux tout ronds et sa terrible crinière noire. Si bien que la petite sœur, ployée en deux par la peur, et subissant la fascination de l'horrible, reste là pétrifiée, la poitrine oppressée, l'œil arrondi par l'angoisse, tandis que le malin petit frère se renverse à moitié dans un spasme de rire moqueur qui creuse deux fossettes aux joues et fait briller ses dents de nacre. Et ses yeux! ses yeux sont inouïs de finesse comique. On devine l'homme prêt à abuser de sa supériorité (n'oublions pas que la victime est une future femme) dans ce regard si gracieusement féroce.

Au hasard de mes souvenirs, je signalerai à mes lectrices un la-

18. COSTUME EN TISSU BEIGE. 19. TOILETTE DE VOYAGE.

Je ne saurais oublier la toile la plus gigantesque de l'Exposition, car il me serait impossible d'alléguer que je ne l'ai pas vue. J'ai désigné le tableau de M. Gustave Doré : *Dante et Virgile visitant la septième enceinte*. Le peintre, amoureux du fantastique, des teintes de feux de Bengale bleus et verts éclairant l'horrible, a bien trouvé cette fois la mise en scène qui convient à son génie particulier ; au premier plan : un horrible mélange de têtes, de bras, de corps tordus par la douleur, de têtes grimaçantes et de serpents s'enroulant à tous ces torses, à toutes ces jambes, rampant et mordant, sifflant et écumant, éclairés par un feu de Bengale bleu obscur; puis à gauche, au second plan, la vraie chaudière d'enfer, avec encore une myriade de démons dans les flammes, un feu de Bengale rouge, Dante et Virgile dans l'ombre ou dans la fumée, voilà la description... si on veut, de cette œuvre qui, ainsi que les grandes conceptions, peut facilement prêter à la critique, mais dont, en somme, il faut bien reconnaître les qualités énergiques, la conception puissante.

Pour nous reposer un peu de ce spectacle effrayant, arrêtons-nous devant les calmes paysages bretons que M. Yan'Dargent peint avec un pinceau amoureux, des sites agrestes de son pays natal

Ce peintre a la spécialité des paysages épiques, si je puis m'exprimer ainsi, tant il sait bien reproduire l'aspect saisissant de ces landes désertes et abruptes couvertes de mousses aux reflets roux et de genêts verts. *Faire parler* ainsi la nature, révéler en quelques touches larges et nettes ses beautés grandioses, c'est faire preuve mieux que d'un grand talent, d'un génie incontestable et du reste incontesté.

Je pourrais encore trouver dans mes souvenirs ou inscrits sur mon carnet un certain nombre de tableaux que je serais bien heureuse d'avoir en légitime propriété; mais la place et le temps me font défaut, je suis forcée d'arrêter ici ces simples notes prises au courant et très au hasard, car mes lectrices pourraient bien m'accuser de radotage; l'Exposition n'est-elle pas close depuis trois jours? Il ne faut pas ce temps-là à notre époque, où tout semble marcher à la vapeur, pour faire oublier l'événement de la veille, à plus forte raison celui qui se trouve à une demi-semaine de date. J'ajouterai cependant, si cela peut intéresser mes lectrices, quelques réflexions pratiques que m'a suggérée la vue des nombreuses œuvres féminines exposées au Salon, principalement dans la section des dessins, aquarelles, peintures sur porcelaine, etc. Mais comme je serais entraînée trop loin peut-être par mon sujet, je réserve cela pour une très-prochaine causerie.

MARIE D'AJAC.

LA VOIX DU CŒUR

VI

Thérèse, désolée, repartit pour Nancy... Elle promit au vieux docteur et au jeune étranger de leur faire connaître les premiers résultats qui pourraient indiquer ce qu'était devenue son amie.

Thérèse, en revoyant la princesse, sentit bouillonner en elle une douleur véhémente, car elle accusait son égoïsme de la perte de Mariette, et, sans ménagement, elle lui dit la disparition de Sagesse.

A cette nouvelle, la princesse témoigna un désespoir qui se manifesta par des larmes abondantes et des sanglots convulsifs, entrecoupés de reproches qu'elle s'adressait pour avoir obtempéré à sa prière de la laisser à Saint-Hubert pour y rendre les derniers devoirs à Bastienne.

— Jamais, disait-elle, je ne me consolerai de la perte de ma douce Sagesse... Je l'aimais comme si elle eût été la chair de ma chair... Vit-elle encore?... Si oui, nul sacrifice, nulle démarche ne seront au-dessus de ma tendresse... Je bénis la Providence qui met tant d'or à ma disposition pour retrouver, morte ou vive, ma chère Mariette....

Thérèse, en présence de ce véhément désespoir, mit la sourdine sur sa douleur, bien plus aiguë, afin de pouvoir consoler la princesse et de l'assister dans ses démarches multiples et pressantes devant faire retrouver sa chère Mariette.

A la nouvelle de sa disparition, répandue dans Nancy, tout ce que la ville comptait de hauts fonctionnaires et de personnages influents se vinrent mettre à la disposition de la princesse pour lui aider à retrouver cette douce jeune fille, dont la grâce attractive et l'inaltérable douceur l'avaient fait aimer de tous ceux qui l'avaient approchée.

Le préfet, le chef du parquet dépêchèrent l'ordre d'arrêter tout individu rappelant quelque peu le vagabond, soupçonné, à tort ou à raison, du vol commis à la loge de Saint-Hubert et de l'enlèvement de la nièce de la vieille Bastienne.

Le docteur Dumont et son jeune confrère vinrent dans la soirée visiter la princesse; et, en la quittant, ils allèrent donner le signalement du misérable qu'ils avaient vu de si près.

André de Versault conseilla à la princesse d'aller à Paris demander une audience au préfet de police, qui consentirait certainement à mettre à sa disposition d'habiles agents, lesquels, en explorant la France, et même les contrées voisines de la frontière, pourraient retrouver sa chère Mariette.

Ce projet plut à la princesse. Elle annonça son départ pour le lendemain même, en prévenant André de Versault qu'il l'accompagnerait, ainsi que Thérèse. . . . . .

L'exubérance même du chagrin de la princesse en amoindrit la durée, tout autant que la versatilité de sa nature. Pendant son séjour à Paris, les mille capricieuses créations de la mode, auxquelles elle se soumettait religieusement pour les faire apprécier au bois ou au théâtre, furent un oplacé qui endormit rapidement ce chagrin si vif et.

La violence en avait été telle que Thérèse et André de Versault avaient craint pour les jours de la princesse. Lorsqu'elle fut de retour à Nancy, elle fut encore distraite par les soins à donner aux nouveaux arrangements des appartements de réception. Enfin cette *noire douleur* tendait à passer au *gris de perle* le plus pâle... tandis que celle de Thérèse, au contraire, s'assombrissait de plus en plus. Entre elle et la princesse l'antipathie s'accentuait depuis qu'elle l'entendait, entre deux sourires, demander, en parlant de la douce jeune fille:

— Reverrons-nous jamais la pauvre assassinée?

C'était cynique!

Un jour, André de Versault, à qui Thérèse exprimait le blâme de cette légèreté, voulut, en l'expliquant, défendre la princesse; mais Thérèse s'irrita contre lui. Son ressentiment fut tel qu'il la rendit injuste pour l'artiste. Ils se quittèrent mécontents l'un de l'autre. Thérèse l'accusa même d'être si indulgent pour l'égoïsme de la princesse parce qu'elle était riche... et princesse...

Tout en creusant son ressentiment, Thérèse trouva dans son cœur la jalousie...

Et Mariette n'était plus là pour lui dire que le jeune peintre n'avait pour la princesse qu'une respectueuse gratitude; et que s'il aimait, c'était elle, la belle Thérèse, qu'il aimait. Mais en la voyant d'une si austère pureté il restait muet.. Mariette n'était plus là, et Thérèse persistait dans son injustice.

Les jours succédaient aux jours de plus en plus monotones pour André de Versault. Enfin, après avoir longuement discuté avec lui-même les torts de Thérèse et ses mérites, plaidant pour elle les circonstances atténuantes, le jeune homme finit par s'avouer que sa respectueuse admiration pour la belle et fière Thérèse était beaucoup trop vive pour son repos, puisqu'il était décidé à quitter Nancy.

— Il est évident, se dit-il, qu'elle me voit avec déplaisir près de la princesse. Son esprit est dominateur, autoritaire, elle est jalouse de tout le monde...

Et en réfléchissant plus froidement, il se dit encore: La princesse peut-elle affectionner quelqu'un?.. Mais alors si ce n'est point de son affection que Thérèse est jalouse?... Serait-elle vénale, et convoitant l'or de la princesse elle tend à écarter tout son entourage?..

L'amour porte un épais bandeau; et, comme lui, André de Versault, était aveuglé...

Triste, découragé, mécontent de lui et des autres, il résolut de quitter Nancy; ce projet fermement arrêté, il s'achemina vers l'hôtel de la princesse pour lui faire ses adieux.

Était-ce bien là le seul but qui l'y menait?..

En traversant la cour de l'hôtel, il demanda à un valet de pied si la princesse était seule et visible.

— Mme la princesse a reçu une femme de la campagne, il y a plus d'une heure, et cette femme n'est point encore partie.

André de Versault traversa le vestibule, descendit le perron faisant accéder au jardin, et le parcourut en tous sens.

Il savait cependant bien ne point devoir y trouver la princesse. — Ce n'est donc point à elle seule qu'il voulait faire ses adieux?

Était-il même bien décidé à quitter Nancy?

Sous la vérandah placée devant la serre, il trouva Thérèse immobilisée par la méditation, plutôt que par l'attention donnée à la lecture du livre qu'elle tenait à sa main.

En voyant André qui restait muet, elle eut pour l'accueillir un bon mais triste sourire, et elle lui dit soudainement:

— Une villageoise est venue demander une audience à la princesse, elle dit avoir d'importantes révélations à lui faire sur notre chère disparue!

— En vérité! s'écria André. Oh! quel bonheur de la retrouver!

Cette exclamation, partie du cœur du jeune homme, fut, pour celui de Thérèse, un lien si sympathique, qu'elle se montra à André sous un jour tout nouveau.

— La princesse a défendu de recevoir aucun étranger; mais vous, monsieur André, cet ordre ne vous regarde en rien.

Le jeune homme crut voir dans la dernière partie de la phrase de Thérèse une ironique insinuation, et il s'abstint d'y répondre directement en la discutant; il dit seulement à Thérèse:

— Je regretterais de ne point voir la princesse; je me dispose à quitter Nancy.

— Prochainement? demanda précipitamment Thérèse.

— Prochainement, répondit laconiquement André de Versault.

Le silence se fit. Chacun des interlocuteurs pensait si profondément, qu'il semblait à cent lieues de l'autre. Thérèse tenait ses yeux obstinément baissés, et André, tout en la contemplant, devait voir au delà de l'actualité.

Tout à coup Thérèse sortit de son mutisme par une plainte qui fit, en quelque sorte, explosion de son cœur et à son insu.

— Mariette perdue!... vous partir! cette somptueuse demeure sera un tombeau...

Au même moment, un violent coup de sonnette résonna dans tout l'hôtel et fit tressaillir Thérèse. Lisbeth en même temps l'appela d'une voix anxieuse:

— Mademoiselle, vite, vite, venez, pour l'amour de Dieu! Hâtez-vous, la princesse a peut-être cessé de vivre! Je viens de la trouver inanimée dans son boudoir, où la villageoise est encore...

Thérèse accourut, suivie d'André. Les craintes heureusement étaient mal fondées. Quand ils arrivèrent à la chambre de la princesse, elle avait repris ses sens, et, quoique très ébranlée et aussi pâle qu'une morte, elle se tenait debout, appuyée contre une crédence.

— Ce n'est rien, dit-elle en les apercevant; ce n'est qu'un étourdissement. Lisbeth s'est effrayée à tort, et elle vous a causé une émotion inutile... Excusez-moi, chère amie; mais j'ai encore des questions à faire à madame... Laissez-nous.

En sortant du boudoir, Thérèse et André aperçurent dans l'embrasure d'une croisée une femme de la campagne.

André se retira, sans avoir communiqué ses impressions à Thérèse, mais, en lui serrant la main, il y eut plus d'affection qu'il ne lui en avait jamais témoigné; et en lui demandant la permission de venir lui dire adieu avant de quitter Nancy, il y avait tout un mystère du cœur qui fut compris, si bien compris que le *oui* de Thérèse s'échappa de ses lèvres dans un sourire radieux.

Après le départ du jeune peintre, Thérèse essaya de lire; mais sa pensée se revêtait d'un deuil indélébile. Oh! que n'avait-elle Mariette près d'elle? La chère Sagesse! qu'était-elle devenue?... Le souvenir de sa compagne la ramena à celui de la princesse.— C'est étrange, se dit-elle, la princesse en présence de cette pauvre femme était tremblante comme une accusée devant son juge... Quels rapports ont pu exister entre ces deux personnes?..

La plus somnolente taciturnité plane et règne sur la demeure de la princesse. Elle ne reçoit personne.. Enfermée chez elle, c'est à peine si Thérèse échange quelques phrases banales pendant les repas, auxquels elle ne prend point part. La princesse écrit un nombre infini de lettres.

La consigne de ne recevoir personne s'est étendue jusqu'à André, qui a dû quitter Nancy sans revoir Thérèse. Il lui a envoyé ses adieux dans une vue du château de Saint-Hubert et le portrait de leur jeune amie, d'une ressemblance saisissante. Cette ressemblance émotionna si vivement Thérèse, qu'elle ne remarqua point l'épigraphe qu'André avait mise à la place de son nom. *Fede speranza!*

A qui devait-elle croire?... que devait-elle espérer?...

Laissons donc la somptueuse demeure et celles qui l'habitent dans leurs vagues tristesses, et mettons-nous à la recherche de la douce Sagesse. Son absence, à laquelle la princesse s'habituait d'abord presque avec indifférence, la plongeait dans de lancinantes inquiétudes depuis son entrevue avec la villageoise. Elle écrivait partout, à Paris surtout, et chaque réponse l'accablait un peu plus. Sa douleur profonde rapprocha d'elle Thérèse...

VII

Pour retrouver Henriette, reprenons de plus haut.

Après le départ de sœur Sainte-Marie-des-Anges, la jeune fille éprouva dans la chambre mortuaire une oppression inexprimable; cette oppression était plus physique que morale. Elle était due aux exhalaisons des plantes aromatiques et à celles des fleurs qui encombraient la chambre, dans laquelle la chaleur était encore augmentée par les cierges qui brûlaient à tour du cercueil. Mariette, pour renouveler l'air, ouvrit la fenêtre d'un cabinet; cette fenêtre n'avait point de barreaux comme les autres, mais d'épais contrevents solidement fermés. Dans ce cabinet, la vieille Bastienne enfermait dans une armoire ce qu'elle avait de précieux. Voilà, sans doute, pourquoi jamais elle n'ouvrait ces contrevents. Ils résistèrent longtemps aux efforts de Mariette.

Enfin, ayant fait une pesée avec un tisonnier, ils cédèrent en grinçant sur leurs gonds rouillés et en faisant partir d'effroi d'immondes araignées noires et velues y filant leurs toiles depuis vingt années, et de nocturnes chauves-souris, aveuglées par les splendides rayons de la lune, qu'elles prenaient pour ceux d'un jour naissant. Cette fenêtre donnait sur une petite cour où l'on n'allait jamais.

Mariette vit dans ce cabinet un des pots de grès contenant des viandes salées, du beurre, un tonneau de vin, des pains de sucre, des liqueurs, que sais-je! tout cela caché par des hardes gardant le trésor de la vieille Bastienne.

Elle avait hâte d'aller aspirer les fraîches senteurs des bois, elle n'inventoria pas davantage; elle prit seulement une grosse pelisse en futaine pour s'abriter contre l'humidité de la nuit, car elle se sentirait moins isolée sous le scintillement des étoiles.

Tandis qu'elle rentrait dans la chambre de la morte, sans jeter un regard en arrière, et pour de là s'en aller au jardin, un homme, debout dans la cour, se montra à la fenêtre.

De tout le haut de son corps il en dépassait l'appui...

Mariette fit le tour du petit jardin de la loge; à l'extrémité, sous un appentis de chaume, elle s'arrêta devant les paniers à ruches, dont les agiles bestioles volaient autrefois autour de la douce enfant sans jamais la piquer. Les lézards, eux aussi, étaient familiers avec elle. Douce et sympathique à tous, la pauvre enfant ne retrouvait pas dans sa mémoire la trace d'une hostilité quelconque pour un être vivant, pas plus qu'un ressentiment pour les douleurs qu'on lui avait causées.

Elle vint enfin s'asseoir sur un banc de grume, abrité par un chèvrefeuille jetant hardiment ses branches souples dans le vide, afin d'attendre celles d'une clématite qui s'entortillait autour du tronc d'un tremble au feuillage argenté; ce feuillage, dès le moindre souffle de la brise, bruissait doucement; il faisait un doux et intime accompagnement au chant lointain d'un rossignol. Les harmonies de la nature ont une vertu calmante que l'on subit sans s'en apercevoir comme sans se les expliquer. Tout l'organisme de Marlette fut tonifié par le calme dans lequel elle était; le souvenir du bon docteur Dumont, qu'elle espérait revoir le lendemain, en allant conduire sa tante à sa dernière demeure évoqua tout naturellement le bel inconnu dont le docteur lui avait parlé avec tant d'estime. — Quel est celui qui l'a si méchamment frappé? se demandait Marlette ..

Et, aux rayons de la lune, elle vit se dessiner une ombre couverte de haillons, bondant pour venir demander un secours.

. . . . . .

Ce fut le convoi de sa tante qui s'imagea dans son esprit. Elle le vit quitter la loge. Et, suivant la grande avenue en pensée, elle jeta un dernier regard sur ces lieux où, pauvre enfant abandonnée, elle avait tant souffert... Dans les souvenirs d'enfance, il y a une puissance qui nous captive; et même ces souvenirs sont-ils amers, on s'y plonge avec une voluptueuse persistance... Marlette oubliait l'heure présente, le bruit de l'horloge sonnant minuit la lui rappela; elle quitta le banc où elle avait rêvé pour se réchauffer. En repassant devant les ruches, elle se rappela la croyance qu'ont les *moucheliers* de la Beance dans l'instinctive susceptibilité des abeilles; ils affirment que les actives travailleuses abandonnent les paniers lorsque l'on néglige de mettre sur chacun d'eux un crêpe noir, pour leur annoncer la mort de l'un des membres de la famille qui les possède.

Pour se conformer à cette croyance, fondée ou non, la jeune fille s'alait rentrer à la maison.

Elle en touchait déjà la porte, lorsqu'en mettant la main sur le loquet un inexplicable émoi l'arrêta. En elle, une voix lui disait : — Ne va pas plus loin!

Dans la première pièce, elle n'entendit aucun bruit... Se violentant, elle ouvrit résolûment la porte, traversa la cuisine et entra dans la chambre mortuaire, où les cierges, près de finir, brûlaient encore.

A leur agonisante lueur, elle eut une affreuse vision qui lui arracha un cri d'effroi.

Cri fatal!...

Linge, hardes, jetés par terre, à côté du cercueil, encombraient la chambre, et dans cette armoire vide, un homme fouillait encore, cherchant entre les joints du bois s'ils ne dissimulaient point une cachette.

Au cri poussé par Marlette, cet homme se retourna ..

Lui aussi poussa un cri.

— Malheur!... exclama-t-il.

Reprenant ses esprits au feu de s'enfuir, Marlette, la vaillante imprudente, entra dans la chambre et vint se mettre devant cet homme, et, de sa voix d'ange :

— Pourquoi demander vous au voleur ce que la charité eût été heureuse de vous donner? dit-elle.

L'homme restait muet.

Était-il impressionné par la majesté de l'innocente et courageuse jeune fille, que sa petite taille rapprochait de l'enfance?

Il restait muet en la regardant.

— Partez, lui dit-elle; personne ne saura que vous avez voulu commettre un vol; seule, je le sais et je vous en garderai le secret.

— Je ne suis pas un voleur, répliqua-t-il.

— Et pourtant, ce qui est ici appartenait à Bastienne?

— Bastienne était la sœur de mon père. Je suis donc son héritier. Vous voyez bien que je ne suis pas un voleur.

Joignant les mains comme pour prier, Marlette, sans un cri, sans une larme, frappa la pierre de ses deux genoux... De ses lèvres tremblantes et comme si elle eût honte que son oreille, à elle, entendît cet appel, elle dit tout bas :

— Mon père!

Et il semblait qu'en prononçant ces deux mots toute sa part de bonheur en ce monde était jetée dans un gouffre d'où s'échappait une honte qu'aucun repentir ne pourrait racheter.

A cette appellation que cet homme ne pensait point entendre, il s'élança... et, d'un geste désespéré, dans son humiliation, il sembla dire :

— Je ne suis point le père d'une personne comme vous!

— Mon père! répéta Marlette.

Cette fois, sa voix avait plus d'assurance, et son corps se redressait... Ses genoux quittèrent le sol, et le sentiment du devoir devenant son point d'appui, elle se redressa, et, le front haut, elle s'avança vers cet homme, dégagée de toutes craintes, car elle sentait Dieu dans son cœur en pratiquant son commandement :

« Tes père et mère honoreras. »

Cet homme, le père de la douce Sagesse! était-ce bien possible?... En elle, tout était grâces et aristocratique élégance; et il avait, lui, une grosse tête couverte d'épais cheveux noirs et crépus, comme ceux de sa tante, un front bas, un visage aplati, aux traits effacés. Et la hideur de son aspect ne venait point du dépenaillé de son costume; au contraire, peut-être qu'il l'atténuait.

Le contraste entre Marlette et celui qu'elle appelait son père était si choquant, qu'il ébranlait sa charité filiale... Pauvre douce Sagesse.

— Si je suis votre père, dites-moi où je dois aller pour retrouver votre mère?... où que soit Catherine, j'irai!..

Levant le bras pour lui montrer le ciel :

— Elle est là! dit la pauvre enfant.

Et cet homme tombé, rejeté de toutes zones sociales, puisqu'il sortait du bagne, fut, en quelque sorte, régénéré par son désespoir. Le désespoir véhément qui mène au repentir est absolvant. Il y a aussi un baptême dans les larmes.

— Mon Dieu! ayez pitié de moi! s'écria-t-il.

Et sur ce visage d'une laideur vulgaire, repoussante, d'abondantes larmes coulaient, et la douleur, en ennoblissant ses lignes, le faisait imposant.

— Oui, ma pauvre mère est morte quelques mois après ma naissance, lui dit Marlette; elle n'a pu supporter le coup qui vous frappait, et je suis restée seule au monde, orpheline avant d'avoir l'entendement...

— Qui donc vous a élevée?...

Cet homme, sous le poids de l'abjection, n'osait tutoyer celle qui l'appelait son père.

— Qui m'a élevée? répéta Marlette. — La charité! ..

— La charité! répéta-t-il à son tour.

Et ses larmes redoublèrent.

Puis, au bout d'un instant, il dit, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Que faire?... que devenir?... Seul et repoussé de partout!...

— Vous ne serez pas seul, mon père, je serai avec vous!

Et le malheureux eut un élan qui le rapprocha, les bras ouverts, de la jeune fille; mais, au moment de l'étreindre sur sa poitrine, un religieux respect l'arrêta, et prenant sa main, il la pressa contre ses lèvres flétries.

Un frisson ébranla tout le corps de la pauvre Marlette; cependant, toujours maîtresse d'elle-même, elle dit :

— Père, où pourrons-nous aller vous cacher?

— Où que j'aille, je serai suivi, reconnu pour un forçat, dit le malheureux avec accablement.

— Mais votre condamnation est accomplie, reprit Marlette, car j'ai seize ans.

— Oui, la peine infamante est subie, mais elle n'est pas expiée, et elle ne le sera jamais! ajouta-t-il avec un soupir d'accablement.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria, les mains jointes, la pauvre enfant, qu'allons-nous devenir?

— Vous, ce que vous voudrez, répliqua-t-il. Moi, je vais partir; à Paris, je serai plus perdu qu'ailleurs, et je pourrai y trouver du travail.

— Mais, pour partir, il vous faut de l'argent, reprit la jeune fille.

— C'est ce que je cherchais.

— Cherchons ensemble, dit Marlette.

Et les deux héritiers de la vieille Bastienne cherchèrent en vain dans les meubles de sa chambre : quelques écus seulement y furent trouvés.

Marlette se souvint que lorsque sa tante allait dans le cabinet dont elle avait ouvert la fenêtre close depuis si longtemps, elle y allait toujours seule, qu'elle en fermait la porte avec soin, et qu'alors elle l'entendait remuer ses pots à provisions. Ils les déplacèrent, et, sous l'un d'eux, ils virent une dalle qui ne semblait pas scellée comme les autres. Facilement soulevée, elle laissa voir un pot d'étain recouvert d'un chiffon.

Dans ce bronze était le trésor de la vieille avare.

La valeur en était considérable. Combien de pièces de monnaie, épargnées sur la nourriture de Marlette, étaient venues grossir ce trésor que la Providence mettait entre ses mains!

Avoir cette grosse somme pour partir, c'était beaucoup; mais où se procurer des vêtements propres et modestes pour son père? Avec ceux qu'il portait, il eût été repoussé de tout compartiment de chemin de fer. Elle chercha dans un vieux coffre, elle y trouva les hardes du mari de sa tante, et elle le pria de se transformer à la hâte en villageois du pays.

Il fallait se hâter de partir; car, déjà, au levant, une ligne blanche paraissait à l'horizon et le crépuscule allait se faire; il fallait quitter Saint-Hubert pendant que la nuit était noire.

Jacques Gervais, le forçat libéré, sous sa blouse de toile bleue, son pantalon de velours, sa chemise de grosse toile, éprouvait un bien-être intraduisible; en dépouillant les haillons rapportés du bagne, le malheureux croyait peut-être divorcer avec son passé.

Dieu est souverainement bon de donner l'espérance!

Marlette, avant de partir, avait écrit sur une vieille carte à jouer, avec une allumette brûlée :

« Pour Thérèse. — Je pars; il le faut. Je donnerai mes motifs. — Marlette. »

Dans les investigations faites par la justice, cette carte ne fut pas retrouvée.

Et puis ils partirent.

En quittant la loge, Marlette y jeta un douloureux regard. Elle avait cruellement souffert dans ces lieux où sa misérable enfance s'était écoulée, et elle sentait en elle une crainte lancinante en s'élançant dans l'inconnu, où elle pouvait souffrir plus encore qu'à Saint-Hubert.

— Quel chemin devons-nous prendre? demanda-t-elle à son père.

— Celui de Frouard. Nous éviterons Nancy; là, plus que dans une station de la campagne, on remarquerait une belle demoiselle accompagnée d'un paysan.

Et ils prirent à travers champs, en sortant du parc.

Marlette marchait activement à côté de son père. Fréquemment des soupirs soulevaient sa poitrine; mais ses yeux restaient secs, et, si elle lui parlait, sa voix conservait son timbre argenté.

Treize kilomètres séparent Saint Hubert de Frouard, ils se hâtaient pour y prendre le train qui en part pour Paris à la première heure. La pauvre jeune fille sentait ses forces faiblir, mais elle marchait vaillamment sans exprimer une plainte. Enfin, ils aperçurent les poteaux du télégraphe que les premiers rayons du soleil frappaient. Marlette regarda l'heure à sa montre : elle marquait quatre heures et demie.

— Nous arrivons à temps pour prendre le premier train, dit Jacques Gervais. Avez-vous faim? demanda-t-il ensuite à Marlette.

— Non, mon père; mais j'ai soif de vous savoir loin de ce pays, où vous pourriez être reconnu et inquiété.

— Oui, et plus qu'inquiété; le forçat libéré a corrigé le maître d'un chien qui l'avait mordu, répliqua Jacques Gervais avec une amère colère, et le forçat retournerait d'où il vient.

— Oh! mon Dieu! lamenta dans son cœur la jeune fille, mon père lui-même me montre la barrière infranchissable que ma honteuse naissance met entre lui et moi!

Et tout haut, sans s'en apercevoir, elle s'écria :

— Je suis malheureuse; mon Dieu! ayez pitié de moi!...

— Retournez d'où vous venez, si me suivre vous fait peur... Je ne vous connais pas assez pour vous regretter. Je regrette votre mère; si elle vivait, la chère femme, elle me suivrait sans se plaindre, et elle me ferait la vie bonne.

Et un sanglot sortit avec des larmes de son désespoir... et puis il reprit sa plainte :

— Seize ans j'ai vécu avec l'espoir de la retrouver, seize ans! Elle était si bonne, Catherine, qu'elle m'aurait suivi sans se plaindre, et elle m'aurait sauvé!... Vous, vous êtes une belle demoiselle; j'ai beau être votre père, je ne parle pas comme vous.

— Père, si je fais ce qu'aurait fait ma mère si elle vivait encore, demanda Marlette avec sa voix d'ange, puis-je espérer que mon dévouement aura la même récompense qu'eût eu le sien?

Gervais ne répondit pas; mais il était très-ému par la douce persistance de la jeune fille.

— Comment vous appelle-t-on? demanda-t-il.

— Marlette.

— Pourquoi pas Catherine, comme elle?

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Est-ce votre mère qui l'a choisi?

— Peut-être!

(*A suivre.*) I. ALLIN.

PETITE GAZETTE DES FEMMES

Tout ce qui concerne les enfants intéresse les femmes. Nos lectrices nous sauront doublement gré de mettre sous leurs yeux le compte rendu d'une touchante cérémonie : de la distribution des prix aux enfants d'Alsace-Lorraine. Leur cœur de Françaises se réjouira de voir avec quel soin on s'occupe de ces pauvres exilés.

Le 19 juin a eu lieu dans la salle de l'Elysée-Montmartre, et sous la présidence de M. de Bouteiller, la distribution solennelle des prix aux enfants d'Alsace-Lorraine. Il y avait environ deux cents enfants des deux sexes, Alsaciens-Lorrains, habitant Paris, Saint Denis, Pantin, Puteaux et Grenelle.

M. de Bouteiller a rendu compte des travaux de la Société.

M. Rouen, dans une chaleureuse allocution, a invité les jeunes élèves à grandir dans les sentiments de l'honneur et du patriotisme.

M. Niessen, secrétaire, a lu son rapport sur les récompenses qui devaient être décernées à 80 élèves; 29 seulement devaient en être privés.

L'orphéon d'Alsace-Lorraine, sous la direction de M. Morhange, a chanté plusieurs chœurs avec beaucoup d'ensemble.

La musique du 83e de ligne a exécuté une fantaisie sur la *Dame blanche*, et la distribution a commencé.

Pendant que l'on distribuait les premiers prix, qui consistaient en livrets de dix, quinze, vingt et vingt-cinq francs sur la caisse d'épargne, une scène très-touchante est venue ajouter un charme de plus à la solennité.

Deux petites filles de six à sept ans au plus, l'une Alsa-

cienne, l'autre Lorraine, sont allées déposer devant des bustes allégoriques de nos provinces perdues un bouquet de fleurs recouvert d'un crêpe.

∴

La fête organisée, aux Champs-Élysées, par les dames de la Société de *Charité maternelle*, a produit quatre-vingt-trois mille francs, plus du double de la fête précédente.

C'est dire que la foule était considérable; le tout Paris élégant se pressait autour des boutiques, où les dames de l'œuvre — de très-grandes dames — débitaient avec une bonne grâce irrésistible les objets offerts par de généreux donateurs.

Notre collaborateur Gustave Janet a dessiné là des toilettes charmantes et a crayonné pour le *Monde illustré* une vue aussi exacte que pittoresque de cette fête de la charité (1).

La Société de charité maternelle, fondée en 1788 par la reine Marie-Antoinette, est, de toutes les œuvres de bienfaisance, la plus belle et la plus touchante.

Elle a pour but de venir en aide aux pauvres mères en couche, sans distinction de nationalité ni de religion; elle encourage le mariage en ne secourant que des femmes mariées; elle préserve les nouveaux-nés de l'abandon, en imposant aux mères le devoir de nourrir elles-mêmes leurs enfants ou de les élever près d'elles pendant la première année. C'est pour les enfants qu'elle fonctionne, c'est pour les enfants qu'elle a voulu augmenter ses ressources.

∴

Un bien curieux procès vient de se dérouler devant le tribunal correctionnel de la Seine : c'est celui des spirites, médiums, évocateurs de spectres et autres charlatans qui exploitaient depuis trop longtemps la crédulité publique.

Plus on étudie l'homme, dit à ce propos le *Petit Moniteur*, et plus il faut reconnaître que, pour lui, croire est un besoin aussi absolu, et souvent plus impérieux même, que celui de savoir. Et il ne peut en être autrement. Si ses yeux voient le fini, son esprit conçoit l'infini; et, dans cet infini mystérieux, où la science ne peut pénétrer, c'est à la foi, à la croyance qu'il s'abandonne.

Telle est la force de ce besoin, que, quand la religion ne vient pas le satisfaire, il se repaît, pour ainsi dire, où il peut, et à la place de ces dogmes qui, par leur grandeur ou leur pureté, ont tant contribué au développement de la civilisation, on voit apparaître roit les plus grossières superstitions, soit, ce qui est pis encore, les spéculations de l'escroquerie.

C'est un exemple de ce que peut l'esprit de croyance lorsqu'il est détourné de son véritable objet qui s'est produit devant le tribunal de la Seine. L'on a vu la preuve que tout ce que perd la religion c'est le charlatanisme qui le gagne, et que des gens qui ne croient pas à un Dieu auteur de l'univers, ont une foi aveugle aux tables tournantes, aux esprits frappeurs et aux photographies spirites.

A force de ne vouloir croire à rien, on en arrive à croire à tout.

∴

Ce qui nous console des folles spirites, c'est qu'à côté de ces gens sottement crédules à force d'incrédulité, il existe, et en grand nombre, des gens de cœur et d'esprit qui ne craignent pas d'affirmer hautement leur foi religieuse, témoin la foule recueillie qui assistait le 16 juin à la pose de la première pierre de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre.

Sur le point le plus élevé du mont, trois estrades surmontées de drapeaux tricolores présentant la forme d'un trapèze, avaient été élevées pour recevoir les invités. Au centre de ces constructions se dressait, devant l'excavation pratiquée dans le sol pour recevoir la première pierre, une grande croix de bois faisant face aux sièges réservés à S. Em. le cardinal-archevêque de Paris et aux prélats qui l'assistaient dans cette solennité. Derrière ces sièges on voyait sur trois écussons les armes de Pie IX, celles de Mgr Guibert et celles de Mgr Meglia, nonce du pape.

Après une messe solennelle célébrée dans la vieille église Saint-Pierre, Mgr Guibert se dirigea, au bruit des fanfares militaires, vers l'enceinte où devait avoir lieu la pose de la première pierre.

Il était suivi d'une nombreuse assistance; le clergé de Paris tout entier escortait son digne prélat. Puis les archevêques et évêques, parmi lesquels Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans; Mgr de la Vigerie, archevêque d'Alger; Mgr Freppel; Mgr de Marguerie, ancien évêque d'Autun et de Saint-Flour; Mgr l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, etc., etc.

Les chanoines du chapitre de Notre-Dame, Mgr Meglia, nonce du pape.

Et enfin S. Em. le cardinal-archevêque de Paris.

Derrière Mgr Guibert, nous avons remarqué dans la foule MM. le duc de Nemours et le duc d'Alençon, MM. de Kerdrel, le marquis de Piœuc, Lefèvre-Pontalis, etc., députés, M. le général de Geslin, commandant la place de Paris, etc., etc.

Mgr Guibert, ayant à ses côtés les hauts dignitaires de l'Église, prit place sur un siège réservé, d'où il dominait toute l'assistance. Après avoir récité quelques prières, il se leva. Le silence se fit sur tous les bancs, et d'une voix claire il donna lecture d'un télégramme de Pie IX arrivé de Rome la veille au soir.

(1) Ce numéro du *Monde illustré*, paru le 19 juin, sera envoyé, moyennant 50 centimes, à toute lectrice de la *Revue de la Mode* qui en fera la demande.

S. S. le pape envoie de nouveau sa bénédiction à l'archevêque, au clergé, à la ville de Paris et à la France.

Son Eminence prononce ensuite un très-long discours, dans lequel il rappelle l'objet de l'œuvre du Sacré-Cœur et qu'il termine en rendant hommage à l'empressement avec lequel on a répondu à son appel.

Cette allocution est souvent interrompue par des applaudissements.

De nouvelles prières sont prononcées, et enfin le cardinal descend de l'estrade pour se rendre devant un petit autel dressé sur l'emplacement où la première pierre de l'édifice va être posée tout à l'heure.

Mgr Guibert est entouré de ses chanoines; des membres du Comité de l'œuvre, des ouvriers qui ont taillé le premier bloc de pierre, en costume de travail. Le prélat s'agenouille; les deux mains jointes sur les pages d'un volumineux missel ouvert devant lui, il élève son âme vers Dieu, et, muni d'un petit marteau et d'une truelle en argent avec un manche d'ébène, il descend dans l'excavation de terrain pour procéder à la pose de la pierre.

Voici, en réalité, en quoi consiste cette opération : un bloc de pierre, au milieu duquel a été pratiquée une sorte de case assez grande pour contenir un coffret et déjà scellée dans le sol. La boîte dans laquelle est renfermé le procès-verbal de la cérémonie écrit sur parchemin est placée dans cette case, et Mgr l'archevêque se contente de poser sur ce premier bloc un autre fragment de marbre en guise de couvercle.

Après l'opération, tous les ecclésiastiques s'approchent de la fosse et mettent tour à tour une parcelle de mortier sur la plaque de marbre.

Nous voyons M. le duc de Nemours et M. le duc d'Alençon imiter l'exemple des archevêques et des évêques.

Le *Monde illustré* reproduit cette semaine, dans une série de dessins, les détails de cette grande cérémonie.

∴

Le *Moniteur universel*, auquel nous empruntons quelques-uns des détails qui précèdent, publie les premiers chapitres d'un roman que nous croyons appelé à un grand succès. Nous le signalons à nos lectrices. Il a pour titre : *Jack, histoire d'un ouvrier* (1).

Le nom de l'auteur, — M. Alphonse Daudet, — est à lui seul un garant de saine littérature et de moralité ; son talent délicat lui a conquis de prime abord les sympathies du public féminin. Son premier livre, *le Petit Chose*, nous à toutes émues et charmées.

L'Académie française vient de couronner sa dernière œuvre : *Froment jeune et Risler aîné*.

Son nouveau roman, à en juger par les premiers chapitres, égalera, s'il ne la surpasse, la valeur de ses aînés, et assurera à son auteur le surnom qui lui a déjà été donné de Dickens français.

(1) Les personnes qui s'abonneront au *Moniteur universel* avant le 1er juillet, recevront gratis tout ce qui aura paru du roman de *Jack*.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La coquetterie ne perd jamais ses droits, et avec le deuil le plus sévère, la femme trouve toujours moyen de ne pas s'enlaidir. Quelquefois, c'est chose difficile, le noir ne va pas à tout le monde. Il n'est pas indifférent de s'habiller de noir comme on le fait de toute autre couleur; mais il est indispensable de s'adresser à une maison spéciale qui ait la connaissance de la valeur et du parti qu'on peut tirer de cette couleur si triste. Il faut vivre continuellement au milieu du noir pour s'y habituer et en tirer les plus heureuses conceptions. Ce talent, la maison de l'*Église Saint-Roch*, rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Dauphin, le possède au plus haut degré. C'est pour cela que nous vous la recommandons d'une façon toute spéciale; le choix des étoffes y est immense, et les directeurs tiennent à honneur de ne vendre que des marchandises de première qualité.

Les chapeaux de Mme Mélanie Percheron, 30, rue Vivienne, et 24, rue de la Paix, ont été admirés entre tous sur le champ de courses, au grand prix de Paris. Mme Percheron ne se repose pas sur ses lauriers; une activité fébrile règne dans ses ateliers pour la préparation des chapeaux de voyage et de bains de mer.

J'ai remarqué chez elle des chapeaux de paille d'Italie enguirlandés de gaze froufrou mais se mêlant gracieusement à un faisceau de roses maréchale, du plus ravissant effet.

L'Elixir dentifrice du docteur John Evans est la meilleure des préparations similaires; l'autorité incontestable de son innovateur doit inspirer en elle toute confiance.

Le palais conserve après son emploi le privilége du goût envié par Brillat-Savarin.

Les lèvres n'ont plus à craindre les âcretés dont l'origine est extérieure. Cet Elixir parfume l'haleine, fortifie les gencives, et leur rend leur incarnat naturel, tout en faisant disparaître les engorgements inflammatoires qui amènent la souffrance. On le trouve chez M. Lacroix, 45, rue Richer, ou on peut le demander par correspondance.

A la campagne, et surtout aux bains de mer, vous ne pouvez vous passer de robes de toile d'Irlande; leur fraîcheur, leur légèreté les rendent indispensables, et parmi les nombreux modèles que peut vous envoyer sur demande la maison de la *Compagnie Irlandaise*, 36, rue Tronchet, vous pouvez trouver aisément les robes du jour, tout aussi bien que celles de soirées d'été.

Le *lait antéphélique de Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, doit faire partie des emplettes indispensables faites avant le départ pour la campagne; grâce à son emploi, on peut prévenir et guérir toutes les altérations que les ardeurs du soleil produisent fatalement sur les peaux les plus délicates. Son usage est indispensable aux bains de mer, si vous ne voulez en revenir avec un masque qui changerait complétement la couleur du visage.

Les Menus de la Saison

Juin.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES

Potage printanier aux œufs pochés.
Croquettes de queues d'écrevisses.
Jambon en broche, litière d'épinards.
Filets de maquereaux, crème d'anchois.
Canneton aux concombres.
Goujons frits.
Petits poulets nouveaux au cresson.
Laitues à l'espagnole.
Flan d'abricots.
Salade — Dessert — Glace.

Je continue, vu la saison, à composer mes menus de façon à pouvoir être exécutés à la campagne. Il est si facile de les rendre plus luxueux.

Filets de maquereaux crème d'anchois. — Détacher les filets de quatre à cinq maquereaux et les diviser chacun en deux; les parer uniformément sans en enlever la peau; les saler; les placer dans un sautoir avec beurre et jus de citron, la peau en dessus, et les faire partir vivement avec feu dessous et dessus, en les arrosant sans les retourner. Quand ils sont cuits, les dresser en couronne sur un plat; garnir avec les laitances des maquereaux, préalablement blanchies, et saucer le tout avec une sauce Béchamel réduite et finie avec deux anchois et quelques queues d'écrevisse écrasés et mêlés à un morceau de beurre. Une partie de la sauce se sert à part dans une saucière.

LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Voir la Petite Correspondance à la troisième page de la couverture. — Pour consacrer une place plus importante à la partie littéraire du journal, nous croyons devoir transférer à la troisième page de notre couverture les correspondances et les avis qui ne s'adressent qu'à un petit nombre d'abonnées.

Rébus

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Les jours vont en grandissant de la Noël à la Saint-Jean; puis s'en vont en diminuant.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.